

Un matin presque comme un autre sous un ciel habillé de gris. La ville titube après une nuit trop brève. Ou n'est-ce que ma boussole qui n'indique plus le Nord? Que celui qui ne connaît les lendemains de bamboche aux volets fermés, avec ses verres de rouge qui rosissent les joues, me jette la première pierre - et pas trop violemment?! J'ai fêté le point final porté à mon récit, l'histoire bouclée - enfin - et au terme de quelles gesticulations neuroniques! D'habitude, je fais dans l'intimisme et les dialogues feutrés. De petites histoires de tous les jours, en demi-teinte, à demi-mots. C'est ma température de cœur, ces aventures en chaussons où les parcours de chacun se déroulent sous les plafonds bas de la grande ville. Mais au cours d'un "salon du livre", quelques amis malicieux m'ont mis au défi de peindre une fresque bizarre, folle où la réalité serait prise de hoquet. Pas trop mon genre. Je suis un indécrottable cartésien qui, ayant abusé d'histoires fantastiques dans sa jeunesse, a rangé ses piles de livres bariolés dans le grenier parmi les souvenirs d'un autre âge. Mes rêveries sont modestes comme des graines à mésanges. Mais le gant était à relever, mieux!, à enfiler et jusqu'au coude! On me demandait des péripéties fumeuses, des adorateurs d'entités squameuses et quelques jeunes filles blondes évanouies au milieu de pentacles? Soit. Il y en aurait et au carré du centuple. Tout tient dans le manuscrit que je livrerai ce midi à Romuald, mon éditeur toulousain, vieil ami espiègle qui a été enchanté par le projet, heureux que j'aborde enfin de nouvelles terres. Pour l'heure, ma tête sonne le tocsin, deux aspirines bullent dans un verre d'eau, j'enfile ma veste, plonge le précieux manuscrit dans mon sac fétiche et, par la fenêtre, guette l'arrivée du taxi.

Pas un chat au-dehors. Nulle voiture. Curieux. D'habitude, à cette heure, le quartier se hérissé de klaxons et d'érailllements laborieux. La vie galope dès le premier chant du réveil, enjambe les lueurs qui s'étirent en prenant garde aux derniers vestiges de nuit ô combien fragiles. Là, c'est le calme plat. Le gris des cieux a l'air d'un linge tendu, légèrement froissé, encore humide par endroit. Je fronce les sourcils: une vieille "DS" noire s'arrête devant la porte d'entrée. Le taxi - quoique les vitres fumées feraient plutôt songer à un corbillard cherchant son cadavre. Qu'importe! En route! (j'ai l'impression que des tonnelets de vinasse s'entrechoquent dans ma tête à chaque pas. Je n'ai plus vingt ans. Ni même trente...). Immense lotus maladif, une curieuse lumière flotte, passée au crible de nuages grillagés. La fatigue délayerait-elle ma perception dans le rêve? Ne serait-ce que quelques effets secondaires, tardifs même, du whisky écossais au poignard de sicaire sous ses manières affables? L'heure est encore à la promesse de ne plus recommencer: ça donne bonne conscience et un peu d'aplomb. Le taxi spacieux, au confort immaculé sent le vieux cuir - "Au Capitole, svp". Un soupir. "Vous ne trouvez pas cette matinée singulière?" J'essaie toujours d'engager la conversation. C'est thérapeutique. Ma manière à moi de lutter contre une timidité dévastatrice. Le chauffeur porte turban, sévérité et parfum jasmin. Se tournant légèrement, il me laisse découvrir son profil d'aigle royal. On le dirait sorti d'un vieux film de Fritz Lang, sur-maquillé et terrible d'expression, bien qu'économe de mots. Un Sikh? Pourquoi pas? "Allons-y, cher Monsieur". Mots brefs qu'il enrobe d'un parfum lointain, capiteux. Rien ne pourrait m'étonner ce matin. Mon euphorie est

à peine atténuée par ce mal de tête qui me rappelle que mélanger champagne, vin et whisky relève davantage de l'expérimentation dangereuse que de l'art de bien vivre. J'en prends bonne note pour mieux l'oublier dès la prochaine ripaille. J'aime m'abandonner au bon-vouloir des taxis, fermer les yeux, écouter la musique urbaine qui est mouvements, couleurs, renouvellement dans un décor en perpétuel changement. Ouvrir les yeux et capturer l'image d'un bâtiment, d'un square ou d'une fontaine. Un cri, une voix, des notes à foison sur la partition des Sens en éveil. Rien pourtant ce matin. J'ai sommeil et le silence émousse mon attention. Se secouer, se pincer pour ne pas sombrer. Étrange: je ne reconnais pas même Toulouse. Les murs sont hauts, gris, crénelés de brume, les rues désertes, aucun papier ne vole - il n'y a guère de vent pour soulever les feuilles mortes, nuls ébrouements humains, ni klaxons ni portes qui claquent, pas un chat sur un seuil ou d'oiseau bas dans le ciel. Azur en berne. Le chauffeur me parle d'une voix lancinante qui déploie d'étranges accents filigranés d'odeurs chaudes, terreuses. Sa langue m'est ignorée et pourtant elle sème, dans mon demi-sommeil, images et hypothèses. J'ouvre grand les yeux: la voiture ralentit maintenant dans une suite de toussotements laborieux. C'est ici que je dois descendre. Soit. Pourquoi en serait-il autrement? "Au revoir" marmonné, je sors mécaniquement, pris de lassitude, les membres lourds. Où suis-je? J'ai beau n'habiter Toulouse que depuis quatre années, je crois pouvoir m'y repérer sans trop de soucis. Las! Cette place m'est inconnue. Je n'ai pas même entendu la voiture repartir. Étrange impression de tomber de nuages en mirages... Ce chauffeur à l'exotisme hollywoodien ne m'est d'ailleurs pas étranger: son timbre vocal, les fragrances florales, ce regard noir dans le rétroviseur me rappellent quelque chose- mais quoi? A cette heure, mon cerveau sous perfusion est encore trop faible pour répondre à ce genre de sollicitations. Je patauge dans une semoule épaisse. Doux euphémisme. J'imaginerais presque mille choses folles si ma Raison ne veillait. Et je dois me dépêcher, l'heure tisse sa nasse de secondes, j'ai un manuscrit à remettre, un tas de détails à figner. D'ailleurs, mon manuscrit... Crévindieu de mortadelle! Je l'ai oublié dans le taxi! Ma fameuse histoire gothique parachevée au feutre noir - pointe quatre dixième de millimètre- dans une "ds" noire disparue sans un bruit!! Et moi, me grattant le menton au beau milieu d'un nulle part sensé être Toulouse. Un Toulouse qui aurait avalé ses briques orangées nappées d'un coulis de violettes! Je poudroie du cortex, ce sont les étrennes de la folie douce. Un an de labeur! Et Romuald qui m'attend! Moi qui déteste chez les autres le manque de ponctualité, cette fantaisie chiffonnée des gens sans imagination. Il me faut rattraper mon Sikh mystérieux. Je jette un regard à gauche, à droite. Les façades me font curieusement songer au vieux Londres, celui des romans de gare, elles transpirent d'ennui et ces gouttes de sueur ocres tombant au sol se font brouillard rampant tel un reptile froid et traître... Qu'est-ce qui m'arrive? Je parle à voix haute en usant de phrases à trois sous. Contre un mur barré d'une affiche à l'effigie de la Reine Victoria s'appuie un vélo dont le rouge brillant semble inviter à l'aventure. Bien. Je l'enfourche vérifiant rapidement qu'il n'y a personne alentours, sursaut de conscience ailée et peur du gendarme mélangés. Hum! Le taxi a filé droit devant, il n'y a pas d'autre voies de toute manière, seulement ce méridien de l'Absurde, pavé de surcroît - et de bien mauvaises intentions, je le sens!.. C'est fou ce que les connexions neuroniques défaillantes peuvent produire comme images poétiques insensées: regardant le sol irrégulier, je songe, dans un éclair incertain, au visage

verruqueux du vieux Franz Liszt. C'est dire mon désarroi. Préludes et gondole funèbre... Passons outre! Il s'agit de pédaler jusqu'aux étincelles car il y a mon manuscrit au terme des cahots. Et tant pis pour les dérives intérieures. C'est mon Paris-Roubaix matinal et sans usage d'anabolisants. De choc en choc, les pièces du puzzle se mélangent bruyamment. J'éprouve quelques difficultés à rassembler mes idées, moulinant sans faiblir, dossard du nécessaire sur le dos, à l'assaut d'une ville fantôme semellée de vapeurs. Il est parfois préférable de calfeutrer sa Raison, de la bâillonner. Ce matin, par exemple. Autant prendre le parti de l'Irréel puisque les dés sont pipés. En l'air, des nuages ronds découpés aux ciseaux pendent à leur fil étiqueté ? Normal. Le bitume est feutre doux sous les roues du vélo et les arbres qui bordent l'avenue doctement rectiligne, portent des feuilles blanches rectangulaires noircies d'écritures variées? Habituel. Quant aux façades en trompe-l'œil défilant à vitesse du vent, il ne fait aucun doute que de grands enfants à la sensibilité expressionniste les ont coloriées aux crayons gras?! Rien à redire... Je pédale et pédale, fendant l'air à l'abordage de l'inconnu. État particulier. Je ne sais où m'entraîne ce guidon que je mords presque tant l'effort déforme mes traits. Mon Manuscrit, sacrebleu! Levant la tête, j'aperçois, à quelques mètres, la "DS" noire bourdonnante comme un scarabée luisant d'aise dans ce parfait décor de théâtre. "Allez mon vieux, vas-y, harponne-la"! Trois vitesses au dérailleur, ce n'est décidément pas suffisant! Je me surprends à commenter distinctement mes gestes, mon allure, me promettant l'enfer en cas d'échec. En fait, je me traînerais illico chez un neuro-psychiatre de mes amis si je savais seulement où je me trouve. Quoique règne toujours ce sentiment de "déjà vu" tel un vague souvenir de ces lieux particuliers, mais dilué dans l'incertain des brumes molletonnées. De quoi expliquer mon relatif sang-froid ô combien étonnant - mes poses de cartésien-zen ne trompent plus aucun de mes familiers, à peine la concierge de l'immeuble qui se nourrit d'approximations et me croit "gay" à cause de quelques bonnes manières et de ma chatte dénommée "Zsa-Zsa"! Que conclurait-elle en m'apercevant dressé sur ce vélo, agitant la main droite en criant pour que s'arrête le taxi? Je n'ose imaginer. Pour l'heure, je pique du nez et sue l'alcool d'hier alors que les façades filent à l'anglaise sous un ciel dalmate, faisant place nette à des conciliabules d'arbres de plus en plus volubiles. Il doit y avoir une explication (c'est en tout cas ce que l'on se répète pour se rassurer quand deux et deux font cinq). Le grand Sikh me la fournira-t'il, lui qui vient d'arrêter son véhicule devant un manoir lugubre aux tours échevelées - oui, quoi de plus ordinaire à "Toulouse-on-Thames" ? - Monsieur est sportif sous des dehors relâchés.

Il sourit sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche. Étrangement, je n'insiste pas. Sans façon! D'abord, mon Sikh au turban rouge-sang mesure un copieux mètre quatre-vingt dix, ce qui suscite une certaine réserve malgré la situation. D'autant que ses yeux fiévreux, sa barbe noire taillée en pointe et ses syllabes de nuit orageuse m'inspirent un respect silencieux que d'aucuns qualifieraient de lâcheté. Et ils auraient raison (dans la mesure où la Raison a encore son mot à dire "ici et maintenant"!). A cet instant, aux antipodes de l'Absurde, Romuald doit siroter son troisième Sherry en griffonnant sur la nappe du restaurant.

- Dites, hum!.. Vous n'auriez pas aperçu sur le siège arrière de votre taxi un sac kaki? C'est d'une extrême importance... Il contient un man...

- Vous parlez sûrement de ceci, Monsieur Niles?!

Surgi de nulle part, ganté de soleil et botté d'ombre, un Cosaque chauve et pâle cultivant la cicatrice, brandit le sac de toile duquel il extrait mon manuscrit.

Davantage qu'un rictus minutieusement étudié, c'est sa pose de matamore court-sur-pattes qui réveille en moi quelque souvenirs, matamore d'ailleurs trop épicé pour être appréciable sans pain ni vin! Monsieur Niles? Je devrais lui dire qu'il fait erreur, que tout cela est un regrettable malentendu - surtout que j'ai bien autre chose à faire que de pédaler dans un désert de carton-pâte à la poursuite d'une explication! Et puis, je m'insurge: quelque chose sonne horriblement faux. Ils me font tous deux penser à des acteurs ratés de théâtre classique caramélisant les mots, amplifiant les gestes jusqu'à danser au ralenti. Même les costumes trahissent un goût douteux pour les brocantes du mardi et les soldes du jeudi. Il n'y a qu'à voir la ridicule médaille de fer blanc fixée négligemment sur la houppe du Slave ricaneur pour réaliser que la soupe manque de pâtes (et sa bouche, de dents) !

- Messieurs, j'aimerais comprendre...

- Suivez-nous.

Le Sikh ténébreux a dégainé un Luger qui n'a rien d'un accessoire de scène. Le Cosaque en rajoute une couche : " Certaines choses devraient demeurer secrètes. Vous avez trahi notre confiance, Douglas Niles". Il agite mon manuscrit comme s'il cherchait à en faire tomber chaque lettre et jusqu'à l'ultime tréma. Ne manque plus, pour conférer une dimension shakespearienne à l'atmosphère, qu'un éclair tranchant le ciel éméché en deux. Dans ces moments de naufrage, le bon sens conseille d'aviser alentours une planche de salut à laquelle s'agripper en versant ou non quelques larmes sur le navire sombrant. Mais je n'aperçois rien dérivant à la surface de mon désarroi sinon quelques lucioles enivrées.

" Samsallah, nul ne t'oblige à agir ainsi! Tu sais que mon combat est juste." Allons bon: je viens d'expectorer cette phrase d'une voix rauque comme si je m'adressais à un ami de trente ans qui a retourné sa veste par distraction. Samsallah? Mais crénom de millefeuille! C'est le nom d'un personnage secondaire de mon récit baroque!

Samsallah-le-Sikh qui sert lord Harrington depuis toujours... Le manoir de Somerset, les recherches du vieux professeur, archéologue réputé sur les traces d'un culte oublié en pleine résurgence... Pas possible! Ses yeux, sa barbe méticuleusement taillée, son costume de clergyman excentrique à la coupe impeccable... Bien sûr! Coup de marteau sur la tête et angelots en tutus écarlates! D'ailleurs, à bien y regarder, le Cosaque ... Evidemment! Dimitri Stepanovitch, bancale arsouille appartenant à la puissante confrérie des "Ignivores rosicruciens", homme de main aux doigts sales, capable du pire, jamais du meilleur - et souffrant, si je me souviens de mes mots, "d'une terrible honte liée à sa taille, honte qui le jeta sur les chemins obscurs du mal et de l'infâmie où la seule grandeur mémorable s'estime aux kilomètres d'abjection"...

Oui, c'est bien lui, malingre, imbus de sa vilenie et sale comme un porc après son troisième bain de boue. Au long de mon récit, ils complotent contre le pauvre Lord Harrington pour le compte de sa... fille, lady Ann, blonde collectionneuse de pentacles et d'amants chlorotiques. Sacredious de soja! Mais pourquoi s'évertuer à m'appeler Douglas Niles? Je ne me souviens pas d'avoir usé d'un tel nom au cours de mon histoire extravagante. Il me faudrait le manuscrit pour en avoir le cœur net et le Cosaque névrosé ne semble guère disposé à discuter forme et fond autour d'une tasse de thé. Il trépigne d'impatience, me menace d'un geste, la parole coupante comme une

dague. "Quelqu'un vous attend, Monsieur Nilesss (il insiste sur le "s" final qu'il traîne au sol sur trois mètres). Obéissez, voulez-vous : j'ai horreur de faire patienter les dames". Le ciel porte le deuil sans même un nuage pour fleurir le catafalque. Je tente de réfléchir entre deux spasmes délirants: soit c'est un rêve et, ma foi, il n'y a qu'à jouer le jeu sur la scène éphémère de l'entrevision; soit, tout cela est bel et bien réel, et je me retrouve mal embarqué, livré à deux voyous stylés que n'eût pas renié le cinéma muet et dépendant vaguement du bon vouloir d'un récit que j'ai écrit et qui m'échappe, poisson frétilant entre les mains du pêcheur maladroit. Ou alors, troisième option pour laquelle j'opterais pleinement : cette mise en scène n'est qu'un "bluff" de mes amis, une plaisanterie merveilleuse, géniale que je raconterai volontiers dans dix histoires et plus jusqu'à la fin de mes jours. Promis. Plutôt treize fois qu'une. En attendant, nous franchissons une porte sombre décorée de symboles ésotériques girandolant. Surprise- mais est-ce vraiment surprenant à ce degré de fantasmagorie ? , la bâtisse n'est que faux-semblant, une façade peinturlurée de mystère dressée sur des appuis. Il n'y a rien derrière hormis une blonde plantureuse alanguie sur un sofa né d'une vapeur moussue.

- Miss Harlington, comme prévu, voici Niles. Et nous avons le manuscrit...

Stepanovitch affiche le sourire satisfait du caniche qui sait que le sucre est à portée de babines. Beauté froide dans une robe noire moulante, la jeune fille fume une cigarette en m'observant, paupières ripolinées et tombantes à moitié. Aucune trace de candeur sur ce visage. Une volonté sculptée dans un marbre maléficié. Le genre de créature à ne guère porter de prénom, seulement des promesses d'apocalypse au fond de prunelles qu'un charme "belle époque" - ou serait-ce mon cœur? - teinte de vert comme une absinthe embaumante.

Ces cheveux en vagues parfaitement ordonnées coulent et s'épandent dans un silence de velours élimé. Longs gants, tête rejetée en arrière, pose de mondaine intouchable décidant de ses plaisirs qui riment avec "souffrir", il y a de la Diva eschatologique en elle, diva des nuits de Walpurgis jetant son contre-ut devant des bûchers par ses doigts embrasés!

- Je suis heureuse de vous revoir, Douglas.

D'entrée, le mode intimiste s'accommodant mal du décor désolé moiré de brumes bleues. Elle poursuit, se redresse, une jambe passée sur l'autre en un geste d'une sensualité que je saurais apprécier pleinement en d'autres circonstances mais qui, là, me laisse froid comme la lune. J'ai du mal à faire l'impasse sur les meurtres qu'elle a commandité tout au long de mon histoire, toujours au nom de son Absolu spirituel, un simple paravent aux pires exactions, aux plus insensés dérèglements. Un soleil noir en pendentif témoigne d'ailleurs de ses allégeances douteuses. Et un tatouage minuscule dans le cou de son grade d'Officiante Majeure...

- Votre manuscrit est la Clef, Douglas, très cher - il eût été stupide d'en répandre la semence aux quatre coins du monde. Nous trahir pour de l'argent. C'est vénal et voilà bien un motif d'irritation, n'est-ce pas Samsallah?

Malgré ma peur en suée grasse, je me demande si les dialogues sont aussi mal construits au fil des trois cent vingt deux pages de ce damné "roman" qui m'a conduit jusqu'ici, c'est-à-dire nulle part. Je n'en démord pas: les protagonistes surjouent - on dirait du mime parlé, les gestes en disant trop, bousculant les paroles, passant outre. J'aimerais par contre que Samsallah en fasse moins : il a remplacé le Luger par un

couteau de boucher et me serre le bras puissamment. Mon regard glisse sur son masque impassible. Tuer est apparemment un travail à temps plein qui crée des habitudes. Le Cosaque se bat les cuisses, le regard brillant alors que lady Harrington, la main droite sur mon manuscrit, dessine des ronds de fumées montant haut, si haut... Que faire sinon crier? Je suis tellement las.....

- Aaaaah! Non!... Laissez-moi! Puisque je vous répète que je ne ne suis pas Douglas Niles!...

- Oh! Tout doux, Jérôme! Calme-toi. C'est un cauchemar! Tu vas effrayer nos rares lecteurs...

Ah?... J'ouvre un œil, puis l'autre. La cafétéria... Le Salon du Livre d'Albi. Tout cela, rien qu'un rêve?... Benjamin me sourit. "Allons, prend un café, ça va te remettre! Je te l'ai dit: on a exagéré hier - quatre bouteilles de vin pour un spaghetti, aussi bon soit-il... Ya d'abus!". J'opine du chef, ne sachant pas encore exactement de quoi il me parle. Les brumes se lèvent doucement, je prends pied dans le réel mot par mot, détail par détail, essayant de mettre des noms sur les objets environnant. Dans ma tête défilent une dizaine de fanfares flanquées de leurs majorettes en bottes blanches ferrées. Quelle heure peut-il être? 14h05... " Il va falloir rejoindre nos tables." Arrive une hôtesse bleue aux bonnes joues rouges lui prêtant un air de clown aimable, amabilité qui m'importe plus que tout après un tel cauchemar. " Jérôme Boudel"? J'acquiesce d'un œil, le seul valide à l'instant. "On vient de me laisser ceci à votre intention". Elle me tend un cahier à la couverture cartonnée, pivote sur ses talons qu'elle a affaissés, et s'éloigne sans un regard, le devoir accompli. Qu'est-ce que ça peut bien être? Je feuillette distraitement, persuadé qu'il s'agit de l'œuvre d'un écrivain en herbe soucieux de recueillir un conseil, un encouragement - oui, je suis vaniteux à mes heures, au réveil et par temps gris, avant la première tasse de café serré. Encre mauve, écriture régulière à la calligraphie soignée. Pas une rature. Quelques dessins spectaculaires, des glyphes ou que sais-je?! Il y a une page de garde aux entrelacs soignés, déclinés sous diverses couleurs. Aïe! Je n'en crois pas mes yeux: " La Tragédie du Soleil Noir" par Douglas Niles... Volées de cloches dans le crâne! Et tirs de canons par rangée de vingt!! La "1812" de Tchaïkosky à plein volume! Je demeure bouche bée, raison décapitée. Benjamin m'entraîne déjà, prolix comme toujours, mais je n'ai d'oreilles que pour le battement forcené de mon cœur. Par tous les dieux et le Canal du Midi, ça ne va quand même pas continuer! Je cherche du regard la jeune fille qui m'a transmis le cahier, en vain - le monde afflue, les groupes se forment aux tables dans un brouhaha de cours de récréé qui ennuage davantage encore mon esprit. Benjamin est à mes côtés, répondant déjà aux sollicitations des lecteurs. Il sait dégainer son feutre avec élégance en fin escrimeur qu'il est d'ailleurs, jamais à court d'une dédicace rimée ou d'un sourire à dents déployées. Il adore le service après-vente, le défilé des visages, les échanges de numéros de téléphone avec de jeunes lectrices curieuses et dont il met un point d'honneur à dessiller les yeux... Moi, j'ai du mal. Mes doigts pianotent sur la couverture marron du cahier, je détaille mes ongles. Douglas Niles... Mais alors, mon manuscrit perdu, cette histoire rocambolesque aux relents d'égouts londoniens?

- Et alors, la marmotte! Tu émerges enfin?!

Romuald, mon éditeur, vient de s'arrêter devant la table, essoufflé comme toujours.

C'est sa marque de fabrique. La poudre aux yeux de l'homme d'affaires légères désireux de faire croire à l'agenda chargé.

- Ça n'a pas l'air d'être la grande forme. Bon, bon... As-tu réfléchi à notre idée de récit fantastique? Tu t'en sens capable? Ça te changerait des chassé-croisés sentimentaux, non? Benjamin a parié que tu refuserais...

Je jette un coup d'œil à mon voisin qui me gratifie de son sourire le plus candide.

Benjamin sait que je n'élude jamais un défi, me connaissant suffisamment pour utiliser les mots qui font mouche.

- ... D'autant que nous ne sommes pas les seuls à croire en tes talents de conteur... Tu vois les deux gaillards adossés au mur, là-bas? Les Laurel et Hardy près de la sortie de secours? Romuald me désigne deux ombres masquées par le flux incessant des visiteurs. Et bien, elles m'ont fait exactement la même remarque. D'ailleurs, les voilà qui arrivent...

En effet, fendant la foule, le duo comique se précise à mesure que mes yeux fatigués s'ouvrent rondement. Un colosse amidonné flanqué d'un petit nerveux agitant les bras, sans doute pour se faire comprendre.

- Je ne te raconte pas comme ils ont hâte de te rencontrer : le menu chauve n'a cessé de m'interroger sur toi... Pourquoi ne t'inspirerais-tu pas de leur dégaine ? Les parfaits exécuteurs de basses œuvres...

Duo hilarant? Je sens que je vais m'évanouir. Car depuis quand Laurel et Hardy portent-ils turban cramoisi et houppelande garnie d'une médaille en toc, barbe charbonneuse et balafre sautant d'une pommette à l'autre?

Je vais une fois encore me pincer les joues. Avec un peu de chance, je me réveillerai devant ma feuille blanche.

Seul.